Olivier FARON, *La ville des destins croisés. Recherches sur la société milanaise du XIX^e siècle*, Rome, École française de Rome, 1997, 603 p.

Olivier Zeller

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ch/351>

DOI : 10.4000/ch.351

ISSN : 1777-5264

Éditeur

Comité historique du Centre-Est

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 1998

ISSN : 0008-008X

Référence électronique

Olivier Zeller, « Olivier FARON, *La ville des destins croisés. Recherches sur la société milanaise du XIX^e siècle*, Rome, École française de Rome, 1997, 603 p. », *Cahiers d'histoire* [En ligne], 43-3/4 | 1998, mis en ligne le 14 mai 2009, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ch/351> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ch.351>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Olivier FARON, *La ville des destins croisés. Recherches sur la société milanaise du XIX^e siècle*, Rome, École française de Rome, 1997, 603 p.

Olivier Zeller

- 1 Il est des sources à faire pâlir d'envie les historiens français, et tout particulièrement les modernistes : l' *anagrafe* milanais est de celles-là. Il s'agit d'une sorte de recensement à base territoriale, maison par maison, sans cesse remis à jour et enrichi des notes sur les événements démographiques jalonnant la vie des habitants, repérant les mobilités géographiques, et parfois même enrichi de rapports de police. Un vrai recensement animé, qui échappe donc aux critiques - souvent exagérées - qui visent les documents statiques. En un mot, la source offre le degré de concentration des matériaux qui demanderait, pour être atteint, le recoupement de dizaines de gisements heuristiques, soit des années et des années d'un travail qui aurait toutes chances de se révéler infiniment moins rentable et surtout moins fiable que celui des bureaucrates milanais. Quel Eldorado de la statistique socio-démographique que la terre italienne, et ce, depuis le Moyen Âge...
- 2 Le beau livre d'Olivier Faron a donc cette particularité d'être né de l'exploitation d'une source sinon unique, du moins magistrale. Mais quelle source ! Il aura fallu, d'abord manuellement, puis sous forme informatisée, saisir 9 000 fiches, soit 50 000 individus regroupés en divers sous-échantillons. La besogne est longue. On pourrait la croire fastidieuse ; mais quiconque a vécu ce genre d'expérience sait que ce type de travail est de ceux qui ne se délèguent pas, puisque c'est souvent au contact des situations décrites que l'imagination du chercheur est interpellée, et que naissent de nouvelles hypothèses d'exploitation, parfois loufoques, souvent éclairantes.
- 3 Il y aurait ici quelque cuistrerie à s'appesantir sur les mérites de la thèse d'Olivier Faron. Mérite, tout d'abord, de la clarté de la présentation de la source, de sa propre histoire, et des choix d'exploitation opérés. Un fort premier chapitre, qui atteint la

centaine de pages, a autant valeur de justification de la démarche que de proposition méthodologique. Mérite, ensuite, de la logique de construction de l'analyse. Le deuxième chapitre campe les acteurs économiques en étant sensible aux rapports entre activité et situation familiale d'une part, et entre activité et classe d'âge d'autre part. L'étude de la propriété immobilière permet non seulement l'étude sociale des propriétaires, mais également celle des modes de transmission ou d'aliénation. L'approche des revenus est également passionnante : elle fixe à la fois la part - énorme - des rémunérations en nature, et celle de leurs rythmes, le quotidien l'emportant massivement sur toute autre périodicité. Elle permet de dessiner les contours de la pauvreté (mais pourquoi utiliser seulement l'anglicisme qu'est la *poverty line* ? Voici bien longtemps que Richard Gascon a posé le concept de *seuil de pauvreté*, en démontrant son caractère de mobilité au fil des conjonctures). Du troisième chapitre, qui compare les caractères de catégories socio-professionnelles taillées larges, on retiendra surtout les dernières pages, consacrées aux mobilités professionnelles : elles paraissent à la fois aisées à l'échelle individuelle et éphémères sur le plan transgénérationnel. C'est ici une constatation essentielle, une société s'appréhendant sans doute davantage à travers l'élasticité des statuts individuels et l'intensité de l'hérédité professionnelle, donc en termes de dynamique sociale, qu'à travers le prisme déformant des classifications.

- 4 Très grande richesse, également, du quatrième gros chapitre (170 p.) consacré à cette démographie urbaine que certains avaient voulu prématurément enterrer. Olivier Faron ouvre ici une mine de points de comparaison : pyramide des âges doublée des états matrimoniaux, étude fine de la tranche 18-30 ans, répartition des ménages et des individus par taille d'unité de corésidence (que de solitaires absolus, que de ménages-nains !), étude différentielle par sexe et par classe d'âge des chefs de famille, étude par ménages, puis par individus, de la répartition des Milanais suivant la classification de Peter Laslett que l'auteur a refusé d'ignorer, étude de la répartition des domestiques (pourquoi ne pas les avoir étudiés selon le sexe ?), établissement de tables de mortalité, suivi des rythmes mensuels, des caractères sociaux et de l'évolution longue de la mortalité infantile et juvénile, mortalité maternelle, nuptialité, fécondité... Tout est là. Une partie absolument essentielle est celle qui relie origine migratoire et comportement démographique.
- 5 Un dernier chapitre débusque les "comportements urbains novateurs". L'étude des phénomènes migratoires en est un élément essentiel. Le calcul des quotients d'émigration le prouve : la tendance longue est au ralentissement des départs et à l'intensification de l'immigration venue d'un bassin démographique somme toute restreint. Par ailleurs, plusieurs essais de géographie sociale menés à partir des caractères résidentiels de groupes professionnels démontrent le caractère peu accusé de la géographie sociale ; Milan aurait été une ville de mixité.
- 6 Lecture achevée, le Milan d'Olivier Faron étonne par des caractères que ne souligne peut-être pas assez vigoureusement une conclusion quelque peu réservée, voire timide. L'image qui se dégage est celle d'une société relativement stable, à la signification des contrastes sociaux peu marquée, où l'opposition entre riches et pauvres ne semble pas fondamentale et où les phénomènes migratoires ne concernent que tardivement des groupes nombreux au fort *turn over*. À certains égards, Milan au XIXe siècle évoque une ville moyenne d'Ancien Régime.